

# Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
 ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
 Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - Expulsion des Jésuites de la Rue de Sèvres à Paris.  
 - Vues d'Amérique. La Rivière verte et les Rochers azurés. - Derniers Moments de Chlodobert, d'après M. Maignan. - Le Menure-Lyre.

TEXTE: - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Un petit Roman par une Fenêtre. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Un Voyage sur le grand Chemin de Fer d'Overland (Amérique). - Valeurs perdues et recouvrées. - Fleurs Parlantes. Nouvelle.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.  
 à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Editeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 38.

— 10<sup>e</sup> ANNÉE. —

24 Juillet 1880.



1. Les serrures crochetées.

2. Protestations des sénateurs et députés présents.

3. Sortie des pères.

## NOS GRAVURES.

EXPULSION DES JÉSUITES DE LA RUE DE SÈVRES  
A PARIS.

La presse de tous les pays a raconté, en se plaçant à des points de vue différents, selon les opinions, l'expulsion des jésuites de leur couvent de la rue de Sèvres, à Paris, le 30 juin dans la matinée. — Nous, fidèles à notre rôle, nous n'avons, comme la plupart de nos confrères illustrés, qu'à donner par la gravure la représentation matérielle des choses, en l'accompagnant de quelques détails nécessaires.

Vers quatre heures du matin, MM. les commissaires de police Clément et Dulac, escortés de plusieurs centaines de sergents de ville, se sont présentés munis d'un arrêté ordonnant l'évacuation de la maison. La porte extérieure était ouverte. En pénétrant, les agents de M. Andrieux, préfet de Police, se trouvèrent en face de M. le baron de Ravignan, sénateur, président du Conseil d'administration de la Société civile, qui est propriétaire de la maison de la rue de Sèvres, lequel déclara qu'il entendait être respecté dans sa propriété, et qu'il protestait contre la violation, ajoutant que la porte ne serait pas ouverte, et qu'il faudrait employer la force pour entrer. Le supérieur, le P. Pitot, déclara, de son côté, que ses frères les religieux et lui étaient là dans leur domicile, que nul ne pouvait légalement les en chasser, qu'il protestait aussi, et que ses frères et lui ne sortiraient de la maison que chassés par la force.

Là-dessus, les commissaires de police firent entrer les agents municipaux. Somme toute d'ouvrir ayant été faite et renouvelée sans résultat, les commissaires firent réquérir un serrurier pour ouvrir la porte. Des sénateurs, des députés étaient présents pour servir de témoins, ainsi que plusieurs avocats, avoué et huissier.

Le préfet de police avait pénétré à la suite des commissaires dans l'intérieur de la maison, pour présider à l'expulsion. Le P. Pitot ayant refusé à M. Andrieux de le seconder ni directement ni indirectement dans ses perquisitions, celui-ci dut aller à la recherche des jésuites à travers les longs corridors de la maison, car chaque Père était enfermé dans sa cellule en attendant l'expulsion.

Après avoir entendu une nouvelle protestation de M. de Ravignan, les commissaires montèrent au premier étage et commencèrent leur besogne, qui n'a pas duré moins de trois heures. Il leur a fallu frapper à trente cinq cellules et en expulser successivement chacun des Pères qui s'y était enfermé. Les cellules sont situées au premier et au second étage, et donnent, aux deux étages, sur un long corridor.

Les choses se passèrent ainsi : M. Clément frappait à la porte. Le Père criait : „Qui est là ?” M. Clément se nommait. Le Père ouvrait la porte. M. Clément lui expliquait la mission dont il était chargé. Le Père répondait qu'il n'obéirait qu'à la force. Alors, sur un signe, deux agents lui mettaient la main sur l'épaule et le Père se laissait emmener.

Après cela, les scènes que nous reproduisons s'expliquent d'elles-mêmes.

VUES D'AMÉRIQUE. — LA RIVIÈRE VERTE ET  
LES ROCHERS AZURÉS.

Les voyageurs qui traversent les Etats-Unis, par la grande ligne de chemin de fer du Pacifique, sont frappés de l'étrangeté du spectacle que leur offrent les bords de la Rivière Verte et du lac Utah.

C'est là, en effet, que l'on remarque ces bizarres formations rocheuses azurées, qui vous paraissent de loin des châteaux, des cathédrales, des pyramides, etc., élevés, dirait-on, par la main des hommes.

Ces rochers sont situés à cent milles de l'endroit où passe la voie ferrée du Pacifique, et voilà ce qui rend l'illusion encore plus complète.

Un d'eux présente un intérêt historique et est appelé la „butte de Gunison,” du nom d'un lieutenant qui traversa la Rivière verte et

découvrit en 1853 un chemin plus direct pour se rendre en Californie.

Ces montagnes azurées sont réellement une des merveilles curiosités de l'Amérique; voilà pourquoi nous en offrons une vue à nos lecteurs.

## DERNIERS MOMENTS DE CHLODOBERT.

Chlodobert était fils de Chilpéric, roi des Francs, et de Frédégonde, dont le règne n'est dans l'histoire qu'une page sanglante, souillée de turpitudes et d'horreurs dignes des plus sombres jours de l'empire romain.

Frédégonde, fille de basse naissance mais d'une grande beauté, entra au service de la reine Andovère, épouse de Chilpéric, et se fit bientôt remarquer par ce prince, qui relégua la reine dans un monastère, pour vivre avec elle.

Cependant, Sigebert, roi d'Austrasie, ayant épousé Brunehaut, fille d'Athanagild, roi d'Espagne, Chilpéric voulut aussi avoir pour femme une fille de roi et demanda en mariage Galsuinthe, sœur de Brunehaut, en promettant d'abandonner Frédégonde. Celle-ci, qui avait un grand pouvoir sur l'esprit de Chilpéric, parvint à inspirer au roi une haine profonde contre Galsuinthe, qui fut étranglée dans son lit. Chilpéric épousa Frédégonde, qui dès lors donna un libre cours à ses penchants criminels. Elle fit assassiner Sigebert, qui assiégeait Chilpéric dans Tournay, et poursuivit Brunehaut de sa haine. Elle fit périr l'infortunée Andovère et son fils Clovis. L'évêque de Rouen, Prétextat, ayant osé lui reprocher ses crimes, fut assassiné dans son église au milieu de son clergé. Mais il faudrait consacrer des pages nombreuses au récit de tous les crimes dont se souilla cette furie. Chilpéric lui-même finit par tomber sous le couteau d'un de ses assassins. Frédégonde prit alors la régence et continua de régner au nom de son fils Clotaire, par le fer et le poison.

Arrivons maintenant au sujet que représente notre gravure.

„Renonçant pour leur enfant, dit Grégoire de Tours, à tout secours humain, Frédégonde et Chilpéric le placèrent sur un brancard, et l'emportèrent près du tombeau de saint Médard; mais le malade épuisé entra en agonie.”

M. Maignan, l'éminent peintre français, nous montre le jeune Chlodobert, — atteint d'une cruelle maladie, qui ne laissait aucun espoir de guérison, — couché sur le flanc gauche, en travers de son lit; Chilpéric, à genoux, prie silencieusement à son chevet; Frédégonde, en proie au plus violent désespoir, tient le bras de son fils mourant, et se retourne du côté du tombeau de saint Médard, comme pour le supplier de rendre la vie à son enfant.

Tout cela est rendu avec une si saisissante vérité, que l'on oublie les crimes des deux monstres couronnés, pour ne songer qu'à la douleur d'un père et d'une mère.

## LE MEURE-LYRE.

C'est en Australie, dans la Nouvelle-Guinée et à la Nouvelle-Galles du Sud, qu'on rencontre le Meure-lyre, le plus bel oiseau de ces pays.

Le meure-lyre a la taille d'une poule ordinaire. Son plumage est d'un brun-grisâtre; ses formes sont élégantes. La femelle n'a rien de bien remarquable, mais le mâle est orné d'une queue tout-à-fait extraordinaire. Cette queue, qu'il redresse ou abaisse à volonté, se compose de seize pennes, dont douze très longues, et écartées en éventail, forment comme les cordes de la lyre; deux plumes médianes garnies d'un côté seulement de barbes serrées, se recourbent et figurent l'instrument lui-même avec deux autres plumes externes, arrondies en S et qui ont leurs barbes extérieures très-courtes; tandis que les barbes intérieures, grandes et serrées, forment un large ruban dessinant ainsi le contour de la lyre.

Cet oiseau étrange habite les forêts et recherche les endroits rocailleux; il a la faculté d'imiter la voix des autres oiseaux, au point que ceux-ci, trompés par son chant, viennent se percher près de lui.

## CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Une proclamation bonne à rap-peler à l'heure présente. — Un concours de la société des Grimaciers bruxellois. — Réflexions inspirées par un album de portraits photographiés. — A l'adresse des buveurs de bière. — Un mot d'une jeune fille sacrifiée. — Les pianos frappés d'un impôt. — Le poète, chanté par Schiller. — Le mariage à la campagne.

Il n'est pas besoin, je pense, de faire ressortir l'intérêt qu'offre — en ce moment surtout — le document historique qui va suivre, et que je n'ai vu figurer dans aucune histoire de Belgique. Il s'agit de la proclamation adressée par le général Dumouriez aux Belges, après la bataille de Jemmapes, où il vainquit l'armée autrichienne, le 6 novembre 1792 :

„Peuple Belge!

„En entrant dans vos provinces pour en chasser vos cruels tyrans, je vous ai annoncé, de la part de la République et de la nation Française, que vous étiez libre, et que la souveraineté rentrait dans toute son intégrité dans les mains du peuple; je vous ai invité à nommer provisoirement des magistrats et des administrateurs, pour qu'il n'y eût point de cessation de gouvernement, et pour qu'en même-tems vous rompisiez tous les liens qui vous attachoient à la maison d'Autriche.

„Cette mesure prudente, au lieu d'être salu-taire, a réveillé toutes les factions qui avoient souillé votre première révolution, et que vos tyrans ont fomenté et fomentent encore pour vous empêcher de vous organiser d'une manière sage et solide.

„Les distinctions de Vonkistes, de Vander-notistes, de Royalistes, de partisans des états, doivent être entièrement abolies, si vous voulez jouir de nos victoires et du grand bienfait que vous tenez de la nation Française. Toutes les distinctions de provinces, de conditions, d'ordres, de professions; toutes ces vaines chimères qui éternisent la tyrannie des uns et l'esclavage des autres; tout ce qui dégrade l'homme, doit être aboli pour jamais. Vous êtes Belges, vous êtes libres, égaux, citoyens; soyez frères, soyez unis; vous avez tous un droit égal à la formation de vos lois, de votre constitution, de votre gouvernement.

„Il est plus que tems de former vos assem-blées primaires, pour procéder à l'élection des membres d'une convention nationale, dont le bon ou mauvais choix décidera de votre sort pour toujours.

„En conséquence, je vous invite à vous assembler tant des villes que des campagnes, sans aucune prééminence, dans les villes à-peu-près centrales de vos ci-devant provinces, dans la forme suivante, etc.”

Il serait curieux de placer, à côté de ces paroles, l'histoire de la domination française en Belgique.

\*\*

L'antique Société des Grimaciers bruxellois (rien de politique) a tenu, au mois de juin, une séance sur laquelle un des assistants m'a donné quelques renseignements qui méritent d'être connus :

Il s'agissait d'un concours dont le prix consistait en une bague d'or.

Le premier athlète qui se présenta fut le domestique d'un gentleman qui habite le Quartier Léopold. C'était un homme sec, d'une physionomie très-baroque, et qui sentait ce que valaient de pareils avantages. Plein de confiance, il monte sur l'estrade; de là il regarde l'assemblée avec assurance, grimace un sourire énorme, épouvantable; ses muscles se retirent, se plissent tellement des deux côtés du visage qu'il montre vingt dents à la fois. Malheureusement pour lui, s'il savait si bien la grimace riante, il ne connaissait que celle-là.

Plusieurs autres figures grotesques avoient défilé sans grand succès, quand parut un gros garçon, habitant d'un village des environs. La nature l'avait doué de deux mâchoires énormes, qui laissaient voir, en s'ouvrant, une bouche grande comme une lanterne. Il con-

tourna tellement son visage, que chaque trait fit sa grimace; et de ces grimaces, toutes différentes, il en résulta une si compliquée, si parfaite, que le jury enchanté ne songeait plus qu'à le proclamer vainqueur.

Il n'en fut rien pourtant. Un de ses antagonistes prouva que le malin paysan, en s'exerçant à grimacer les jours précédents, avait mâché du verjus, et qu'au moment même de monter sur l'estrade, il avait été vu mordant une pomme sauvage. Sur cela, on décida que le concurrent n'avait pas grimacé en homme de bien, et il fut chassé comme un fourbe.

Enfin on vit s'avancer un ancien lauréat, un cordonnier virtuose, qui avait gravé ses études sur sa forme. Dès la première grimace, il fit perdre à son visage toute apparence de physiologie humaine. Il fit ensuite le robinet, le babouin, le casse-noisette, le marmouset, toutes grimaces neuves et de son invention. Elles jetèrent les juges et les spectateurs dans une sorte d'extase.

Le prix lui fut décerné tout d'une voix.

Mais ce prix ne fut pas ce qu'il obtint de plus flatteur. Il était amoureux d'une couturière, qui depuis plus de quatre ans semblait insensible à ses soupirs. Ce jour-là, elle fut si charmée de ses grimaces, si frappée de l'éclat de sa victoire, qu'elle promit de l'épouser dans la quinzaine; et il y a trois jours, notre disciple de saint Crépin a fait de la bague d'or un anneau de mariage.

\* \*

Réflexions faites en parcourant un album de portraits photographiés: „Tous ces gens sont bien plus ressemblants qu'ils ne se l'imaginent, car, sans s'en douter, ils ont travaillé eux mêmes à leur propre ressemblance; ils ont été à la fois modèles et peintres. En s'asseyant sur la chaise photographique, ils ont pris la pose préférée, leur pose de prédilection, celle qui exprime non pas ce qu'ils sont, mais ce qu'ils croient être. Celui-là, par exemple, qui sourit d'un air fin, évidemment il se trouve très-spirituel. Cet autre qui vous regarde en face avec des yeux profonds, comme s'il voulait vous percer à jour, il doit se dire tout bas: „Quel coup d'œil est le mien! Rien ne m'échappe!”

C'est que la photographie est à la fois le portrait de notre figure et celui de notre prétention. Il en résulte qu'il est bon de se faire photographier de temps en temps. Votre portrait vous met sous les yeux plus d'un travers secret que vous n'osiez pas vous avouer à vous même; il vous jette brutalement votre visage au nez. Quel homme de cinquante, de soixante ans, pour peu qu'il soit sincère, ne s'est pas dit tout bas, en face de sa photographie: „Bonté du Ciel! que je suis vieux! Comment! toutes ces rides-là, c'est à moi! Comment! cette figure triste, fatiguée, capitonnée, c'est le monsieur à qui je fais la barbe tous les jours! C'est incroyable.”

Ah! l'on a beau se croire sensé et philosophe, on a beau arracher sincèrement de son cœur toutes ses illusions d'amour-propre, comme un jardinier ôte les mauvaises herbes de son jardin: toujours on a en dedans de soi un portrait de sa personne bien plus beau que la réalité.

La conclusion, c'est qu'une bonne photographie vaut un examen de conscience.

\* \*

Le compartiment de la brasserie à l'Exposition où se trouvent réunis tous les instruments, tous les procédés, toutes les matières premières qui servent à la fabrication de la bière, reporte naturellement l'attention sur ce précieux produit et sur les altérations et falsifications dont il peut être l'objet. Les voici en peu de mots. La bière peut devenir nuisible par les matières, les eaux et les substances clarifiantes employées; par les vases et appareils, qui peuvent y introduire des composés de cuivre ou de plomb; par la substitution au houblon de soi-disants succédanés, comme les feuilles et les écorces de buis, le bois de gatac, la gentiane, les têtes de pavots, l'écorce ou les ramilles du bouleau, le poivre d'Espagne, la noix vomique, la fève de St Ignace, une poudre composée de sulfate de cuivre et de sulfate de fer, etc. Tout cela est employé pour donner du ton à la bière;

malheureusement l'analyse chimique ne permet de constater que la présence des sels métalliques, principes constituants de la poudre composée, de la strychnine et de la brucine, principes actifs de la noix vomique et de la fève de St-Ignace. — Disons cependant que, de tous les pays, la Belgique est celui où la bière se fabrique le plus consciencieusement, ce qui ne veut pas dire... que chez nous, comme ailleurs, il n'existe pas des brasseurs à consciences très-larges.

\* \*

Pauvre fille!.. jolie, spirituelle, — spirituelle surtout, — condamnée, par ses parents, à épouser un benêt, laid et jaloux à l'excès, mais riche, très-riche. — Comme, dernièrement, elle devait se rendre avec une tante à Liège pour y passer quelques jours, son futur lui dit:

— Je n'aurai pas un moment de tranquillité pendant votre absence. Si vous alliez vous éprendre d'un autre!..

— Oh, répliqua-t-elle, ne craignez rien: je ne songe jamais, je vous le jure, à faire un autre choix que quand vous êtes là!

Le sot a été rassuré; il n'a pas compris le trait. Et voilà deux êtres que l'argent va unir pour la vie!..

\* \*

Une de nos villes — Huy — a établi une taxe fixe et annuelle de dix francs sur chaque piano. D'autres villes imiteront probablement la cité qui vit mourir le promoteur des Croisades. En attendant, le piano a trouvé, dans un journal de la localité, un excellent défenseur, dont les amis de l'instrument en question nous sauront gré de reproduire les arguments principaux:

„Fraper le plus sublime de tous les arts, la musique, dont un poète a dit „qu'elle adoucit les mœurs,” la musique inventée pour égayer les cœurs, voilà une innovation bien malheureuse et assurément bien peu populaire.

Il y a vingt-cinq ans, peu de personnes possédaient un piano; mais aujourd'hui, il tend à se répandre non-seulement dans la classe aisée, mais même chez le petit bourgeois et l'artisan. C'est là assurément un progrès immense, un grand bien dont la société profite largement, tant au point de vue du perfectionnement des mœurs que de l'accroissement du bien-être des familles.

Là où il y a un piano, le père de famille méprise les plaisirs dispendieux du dehors, il préfère passer ses soirées auprès de ses enfants, qui le divertissent par le chant et la musique.

Là où il y a un piano, la jeune fille se prépare à procurer à son futur époux bien des moments de douce satisfaction, et les enfants y trouvent des récréations paisibles, un plaisir journalier, un but de réunion toujours plein de charme.

Le piano, c'est le chant avec l'harmonie: c'est la danse vive et joyeuse, au son d'une belle musique; c'est l'enchaînement des mains et des cœurs; c'est la joie des réunions, c'est la science des sublimes beautés du plus beau de tous les arts.

On impose les pianos; mais pourquoi donc ne pas imposer les clarinettes, les violons, les fifres, les cornets, les bassons, les membres de sociétés d'harmonie, de chant ou de camignon?”

\* \*

Un de nos compatriotes, qui revient des eaux de Carlsbad, y a fait la connaissance d'un Danois dont le père a été en relations d'amitié avec le grand poète Schiller, lequel lui dédia quelques vers écrits sur un album, vers restés inédits, paraît-il, et dont voici une traduction exacte:

Ami, la couronne du ciel,  
Bravant le froid et la tempête,  
Fleurit d'un printemps éternel  
Sur le front sacré du poète.

Aux vertus des siècles passés  
Dont il fait éclater la flamme,  
Il allume les cœurs glacés  
Et les brûle au feu de son âme.

Gardien de l'immortalité  
Au temple divin de la gloire,  
Il juge la sainte cité  
Au grand tribunal de l'histoire.

Et quand Dieu veut de ses héros  
Couronner ou flétrir la tête,  
Il dit et rentre en son repos:  
Son ministre, c'est le poète!

\* \*

Je viens d'assister à une noce villageoise, et j'ai pu constater, hélas! qu'à la campagne aussi bien qu'à la ville, au lieu de s'attacher principalement aux qualités morales, aux convenances de caractère, les futurs et surtout les parents ne considèrent trop souvent que les avantages matériels.

Ainsi Nathalis a renoncé à la future qu'il avait courtisée pendant cinq ans, parce que le père de cette jeune personne ne pouvait compter que six cents francs au lieu de mille, le jour du contrat. Voilà huit ans que Pierre parle de marier son fils aîné avec Jeannette, la fille de son voisin, et cela uniquement parce que Jeannette doit apporter en dot une terre qui est à côté de la sienne. Son attention s'est-elle portée une seule fois sur les qualités physiques et morales de sa future bru? Je ne crains pas de dire non. Assurément, Pierre n'éprouve aucune répugnance à accepter Jeannette pour sa belle-fille; mais ce qu'il vise avant tout, c'est la terre qu'elle doit lui apporter en dot. Le mariage de son fils sera un bon événement, parce que, à la suite de ce mariage, Pierre pourra se flatter d'avoir deux champs au lieu d'un. Le champ convient à Pierre; donc Jeannette doit convenir à Louis.

C'est ainsi que, chez nombre de nos paysans, le mariage est considéré comme un moyen d'acquérir plus facilement des propriétés qu'on aurait de la peine à obtenir autrement.

JEAN-LE-BUTINEUR.

## UN PETIT ROMAN PAR UNE FENÊTRE.

### LETTRE IV.

#### Madeleine à Valentine.

Ainsi que je l'avais pressenti, chère Valentine, j'ai passé une nuit affreuse; ma paupière brûlante et fatiguée n'a pas pu se clore un seul instant et je me suis levée ce matin, plus brisée et plus souffrante que je ne l'étais hier au soir avant de me coucher.

Il est là, toujours là, sous ma fenêtre, et semble m'avoir rendu sa tendresse, car, lorsque ce matin j'ai ouvert ma persienne, chose que, tu le comprends, je ne laisse plus faire à Victoire, il a jeté sur moi un de ces regards qui bouleversent l'âme.

J'ai suspendu un moment mes confidences pour me mettre à la fenêtre; un rayon de soleil, qui venait se jouer à travers mes rideaux, semblait m'appeler pour me saluer de sa douce chaleur. Tu ne saurais croire, amie, combien le cœur est habile à se donner des prétextes pour nous faire obéir à ses désirs! Il était là encore; mais il paraissait inquiet et préoccupé, et tout-à-coup, comme s'il avait pris une résolution énergique, il a traversé le ruisseau et est entré dans la maison....

A cette vue, un voile a couvert mes yeux, mes jambes se sont dérobées sous moi et je suis tombée pâle et tremblante sur une chaise.

Mon âme s'était concentrée dans mes oreilles; mon cœur battait à rompre ma poitrine; et je suis convaincue que si, à cet instant, le tintement de la sonnette s'était fait entendre, je me serais évanouie; mais rien n'est venu interrompre le silence.

Inquiète alors, je me suis levée pour retourner à la fenêtre. Et je l'ai revu; mais cette fois il n'était pas seul, il causait avec le portier d'un air d'assez mauvaise humeur, et, tout en gesticulant, lui montrait souvent ma fenêtre.

Que pouvait-il lui dire, mon Dieu? Est-ce que ce vilain père Dubois s'est opposé à le laisser monter chez nous? Je le crains, car je t'assure qu'il semblait très-fâché.

En voyant tout cela, j'ai pris une résolution

nouvelle. Je vais lui écrire, pour lui dire de venir ce soir au bal que donne M<sup>me</sup> Bellet, de m'inviter à danser et qu'après la contredanse je le présenterai à ma mère, en la priant de vouloir bien lui permettre de venir nous voir. Elle

est si bonne qu'elle ne s'y opposera pas, j'en suis certaine.

Je crois que si tu étais là, Valentine, tu approuverais ma conduite; car mon petit billet n'est que froid et pâle. Je l'ai recommencé et



VUES D'AMÉRIQUE. — LA RIVIÈRE VÉRTE ET LES ROCHERS AZURÉS, D'APRÈS M. F. MORVAN.

déchiré vingt fois avant d'en être contente; toujours mon cœur conduisait ma plume, et je disais enfin même plus de choses que je n'aurais dû en dire. Ce qui m'embarrasse maintenant, c'est la manière dont je pourrais lui

donner une lettre! Si j'en chargeais le père Dubois?... Oh! non, toute la maison le saurait. Voici, je crois, quel sera le meilleur plan de campagne à suivre: quand je serai auprès de lui, je quitterai le bras de ma bonn

man, sous prétexte que le lacet de ma bottine est détaché, je me baisserai, je placerai ma lettre devant lui, et en me relevant, je lui ferai signe de la prendre....

On m'appelle; adieu, Valentine, je n'ai que



DERNIERS MOMENTS DE CHLODOBERT, D'APRÈS M. A. MAIGNAN.

le temps de t'embrasser... Prie Dieu pour ta pauvre amie; car, lorsque tu recevras toutes ces lettres, son sort sera fixé!

LETTRE V.

Valentine à Madeleine.

J'ai reçu seulement aujourd'hui ton paquet de lettres, ma pauvre amie, et je m'inquiète beaucoup de ce que tu nommes ton „roman intime” et qu'avec la franchise que j'ai toujours eue envers toi, j'appellerai „une extravagante folie.”

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme qui vient ainsi sous ta fenêtre pour te compromettre, tandis que s'il avait sur toi des vues honorables, il lui était si facile de se faire présenter à ton père!

Il connaît donc toute la „sentimentalerie” que tu as laissée croître dans ta tête pour gâter les qualités aimables dont t'a si généreusement douée la nature...

Je te le disais souvent à la pension, quand tu te moquais de ma sagesse, et je le répète bien plus fortement encore aujourd'hui: le monde n'est pas du tout comme les romans nous le montrent!

Ce sont des fictions de poètes, de jolis dévergondages d'imagination, mais ce n'est pas la vie réelle; et vouloir se poser à notre époque en héroïne de roman, c'est absolument la même folie que celle du bon Don Quichotte, quand il se prétendait un chevalier errant chargé de pourfendre les géants et de délivrer les belles princesses enchantées.

Au lieu de te faire cette morale, qui ressemble beaucoup à celle du maître d'école de La Fontaine, je serais allée immédiatement auprès de toi pour te consoler et te guérir, s'il en est temps encore; mais mon père a un nouvel accès de goutte, et je n'ose pas le quitter, car, tu le sais, il ne veut que moi pour garde-malade, il serait donc trop malheureux de mon absence.

Pourtant je m'inquiète et je me tourmente de toi, ma pauvre Madeleine; aussi je viens te conjurer, les mains jointes, de tout dire à ta mère; c'est ton guide et ton conseil le plus sûr; où trouveras-tu plus d'indulgence, plus de bonté?...

Mais, mon Dieu! peut-être est-il trop tard; car, par une coïncidence funeste, tes lettres, écrites depuis quinze jours, ne me sont parvenues qu'aujourd'hui; je m'étais absentée pour aller passer quelques jours chez ma tante, et ce n'est que ce matin, à mon retour, qu'elle m'ont été remises.

Je t'en supplie, ma bonne et chère Madeleine, écris-moi de suite un mot, dis moi tout ce qui s'est passé pendant ce long temps de ton silence; car je t'aime comme si tu étais ma sœur, et ton malheur serait le désespoir de ma vie!

Adieu! il me semble qu'en envoyant plus tôt cette lettre, je recevrai plus tôt ta réponse; aussi je me hâte de la fermer pour la faire partir immédiatement.

Adieu, encore, amie, suis mes conseils, dis tout à ta mère, et surtout écris-moi aussitôt la réception de la présente.

VI<sup>e</sup> ET DERNIÈRE LETTRE.

Madeleine à Valentine.

J'ai été bien malade depuis que je t'ai écrit, chère Valentine, et voilà seulement quelques jours que je suis assez convalescente pour pouvoir t'écrire de nouveau; mais c'est maintenant la honte qui retient ma plume, et je n'ose plus te parler de ce temps, bien rapproché encore, mais bien changé pourtant, où je vivais dans le pays des chimères que mon imagination meublait à sa guise d'aventures et de passions...

La leçon a été terrible, mais elle m'a corrigée.

Le voile couvert d'idées bizarres qui fermait mes yeux s'est déchiré, et je sens toute la force et la droiture des conseils que tu me donnes; mais il est trop tard pour les suivre, puisque je les avais devancés.

Il faut bien en arriver à te dire ce qui m'a conduite à cela, malgré toute ma répugnance, et sonder une plaie si fraîche encore!

Comme ma mère, tu es indulgente, ma Valen-

tine, et loin de rire de ta pauvre Madeleine, tu remerciais Dieu de l'avoir sauvée, n'est-ce pas? Je commence donc mon récit.

Le jour où je t'ai envoyé ces folles confidences de mes extravagantes pensées, je suivis ma grand-mère à l'église, et après avoir entendu la messe, nous revînmes, moi, bien décidée à la suite démarque que j'avais projetée, c'est-à-dire à donner mon billet; mais, par une protection du Ciel, comme nous passions auprès de ce jeune homme sur lequel j'avais bâti ce roman si étrange, il détourna la tête et passa rapidement.

Tout cela était un hasard, comme je le compris plus tard, mais alors un désespoir cruel me traversa le cœur, et, folle que j'étais, j'allais m'élançer vers lui pour lui demander compte de cette conduite inexplicable, quand j'aperçus mon père qui rentrait en même temps que nous, et qui vint à moi en me disant:

— Qu'as-tu donc, Madeleine? tu es bien pâle, mon enfant.

Je n'eus pas la force de répondre et j'éclatai en sanglots.

Mon pauvre père, fort inquiet, me prit alors par le bras, et m'emmena auprès de ma bonne mère.

— Madeleine est malade, je le crains, lui dit-il; vois comme elle est pâle, et elle pleure, à ce qu'elle prétend, sans savoir pourquoi.

Maman me prit dans ses bras avec cette douce calinerie qui console, et envoya chercher le médecin, malgré mes protestations. Il arriva promptement, regarda ma langue, me tâta le pouls, et déclara que j'avais un accès de fièvre nerveuse, puis il m'ordonna la diète, du tilleul, et me fit coucher. Comme tu le comprends, ma bonne mère s'établit au pied de mon lit avec son ouvrage. Mes pleurs, mes émotions diverses, la mauvaise nuit que je venais de passer, tout cela m'avait brisée; aussi je finis par tomber dans un profond sommeil.

Quand je me réveillai, il était nuit. Papa et ma mère, tous deux assis auprès de la cheminée, causaient à voix basse; machinalement, j'écoutai leur conversation.

— Oh! mon Dieu, oui, disait mon père, ce jeune homme qui logeait à l'entre-sol, a été arrêté vers les trois heures...

— Que peut-il bien avoir fait? demanda maman; je le voyais souvent dans l'escalier, il était très-poli...

— J'ignore son délit ou son crime, fit mon père. Au reste, on a eu beaucoup de mal à le prendre, et voilà plusieurs jours qu'on le guettait... On avait organisé ce qu'on appelle une souricière... Tu as dû remarquer un grand garçon qui se tenait là, sous les fenêtres de Madeleine: eh bien! c'était un agent de police en bourgeois, chargé de diriger l'expédition.

En entendant ces paroles terribles, je jetai un grand cri, et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais seule avec ma mère, mon père ayant été aussitôt chercher un médecin.

Alors je laissai tomber ma tête sur mon sein, et à travers mes sanglots, je lui contai toutes mes folies...

Elle me consola, et me releva à mes yeux avec cette douceur, cette bonté, ce charme que tu lui connais. Mais toutes ces émotions successives avaient sans doute trop ébranlé ma constitution fragile; une fièvre violente se déclara, et aujourd'hui je me trouve non seulement guérie de corps, mais aussi guérie d'esprit, car je suis, à présent, aussi raisonnable que vous, Mademoiselle.

EPILOGUE.

Voilà plusieurs années que cette très-véritable histoire est arrivée, et celle qui en fut l'héroïne est aujourd'hui une respectable mère de famille, riant toute la première de cette mystification plaisante. Seulement, quand quelqu'une de ses amies se laisse entraîner à montrer un peu les griffes sous le rire: „Soyez indulgente pour moi, leur dit-elle, et avant de vous moquer de ma sottise, demandez-vous, avec bonne foi, si vous n'avez pas sur votre conscience de jeune fille, un petit roman en Espagne au moins aussi ridicule que le mien!”

MADELEINE DE B.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Une ornementation qui peut être fort agréablement employée dans les appartements, est le gazon fin, dont la belle verdure égale le regard.

Voici un moyen très-facile d'en obtenir:

Il suffit de couvrir de grains de blé le fond d'une assiette ou d'une soucoupe que l'on tient constamment humide. On peut remplacer le blé par le ray-grass, le millet, l'orge, l'avoine, les lentilles, la roquette, etc.; mais surtout par le nasitor ou cresson alénois. Avec celui-ci, on obtient des massifs de gazon de la forme que l'on veut. Il suffit de recouvrir le corps offrant cette forme d'un fourreau de molleton neuf, que l'on frotte avec une carde ou une brosse rude; on le saupoudre de graines de cresson alénois ou d'autres graines très-fines, comme celles de roquette, de millet, etc.

En tenant ensuite l'objet sur une assiette constamment remplie d'eau, l'humidité dont le molleton est sans cesse pénétré suffit pour faire germer les graines qui forment bientôt un massif de verdure épais et velouté.

Avec ce gazon, on peut garnir les intervalles d'une pyramide de fleurs, que l'on obtient de la manière suivante:

Prenez un entonnoir en fer blanc peint en vert et percé de trous d'environ un centimètre. En face de chacun de ces trous, mettez un oignon à fleurs, de telle manière que sa pointe seule paraisse au dehors et occupe le centre du trou; puis, achevez de remplir l'appareil avec de la mousse bien tassée. Redressez alors votre entonnoir et placez-le sur une cuvette en métal ou en faïence. Un petit trou pratiqué au sommet permet d'arroser modérément.

On choisit ordinairement, le „crocus vernus,” très-riche en variétés de couleurs; cette plante bulbeuse donne une masse de fleurs diaprées. On peut s'en procurer, pour quelques francs, un assortiment de quinze à vingt oignons variés.

UN VOYAGE SUR LE GRAND CHEMIN DE FER D'OVERLAND (AMÉRIQUE).

Sous le titre original de Notes d'un globe-trotter (1), un écrivain français de talent, M. Emile d'Audiffret, vient de nous raconter un voyage autour du monde, qu'il a fait l'an dernier. Cet ouvrage unit au charme d'un livre instructif et consciencieusement écrit, l'attrait de mille épisodes, aventures, historiettes qui en font une lecture des plus attachantes. Aussi nous le recommandons aux jeunes gens qui sont sur le point d'entreprendre le tour du monde, et aux personnes qui voudront faire le même voyage sans sortir de leur chambre.

Nous extrayons des „Notes d'un globe-trotter,” cette amusante relation d'un voyage sur le grand chemin de fer dont tout le monde a entendu parler, auquel le percement de l'Isthme de Panama fera concurrence, et qui relie l'Atlantique au Pacifique, en traversant les vastes plaines du désert américain.

\*\*

L'auteur part de San Francisco:

„Le mardi 18 février, nous dit-il, à sept heures du matin, un „ferry boat” nous transporte de l'autre côté de la rade, à la station tête de ligne du „Central Pacific Rail Road”, et nous nous installons bien confortablement dans les grands „Pullmann palace” dont est composé le train d'Overland.

Les billets que nous avons pris directement pour Chicago, nous permettent de nous arrêter où nous voulons; nous partons donc sans projets bien fixés, laissant au hasard le soin de nous arrêter où bon lui semblera.

Les noms de Sacramento, de Sierra-Nevada, de déserts de Humboldt; des histoires de Mormons, d'Indiens, de buffles et de chevaux sauvages, ont entouré un voyage sur les „Central

(1) Un volume in-18. Prix: 3 fr. 50. E. Plon et Cie., éditeurs, rue Garancière, Paris.

Pacific" et "Union Pacific Rail Roads" d'une espèce de légende qui conserve encore, pour les Européens, et même pour les Américains de l'Est, quelque chose de mystérieux et d'inquiétant, légende que tous les voyageurs qui ont traversé ces contrées se plaisent à panacher de récits plus ou moins fantaisistes.

Rien n'est plus facile cependant que de traverser maintenant l'immense territoire américain.

On prend à Frisco un excellent "Pullmann palace" qui, en huit jours, vous transporte à New-York.

\* \*

Quand la première fois, en 1830, M. Whitney et plus tard M. Benton, parlèrent de la possibilité d'un chemin de fer transcontinental, on ne vit dans ce qu'ils disaient que le résultat des divagations exagérées de deux cerveaux hallucinés.

Ce ne fut qu'en 1853 que le Congrès des Etats-Unis consentit à s'occuper de l'étude d'un projet de chemin de fer devant traverser les plaines; en 1862, il signait les premières concessions, et, en 1865, le premier rail était posé à Omaha. Enfin, au mois de mai 1869, on achevait ce travail gigantesque, qu'on n'avait mis que trois ans et demi à exécuter.

\* \*

Aujourd'hui, il n'y a pas dans le monde entier une ligne mieux installée que la grande ligne d'Overland; les trains sont composés de salons roulants magnifiques, dans lesquels, moyennant trois dollars par vingt-quatre heures, vous pouvez louer une section où vous êtes seul le jour et où l'on vous fait un très-bon lit la nuit.

Tous les wagons communiquent, et vous pouvez vous promener depuis la queue du train jusqu'à la locomotive.

Ici, comme partout, la plus grande liberté; vous allez et venez, vous restez sur les plates-formes qui se trouvent à chaque bout des wagons si vous voulez contempler le paysage; vous descendez ou montez quand le train est en marche; personne ne s'occupe de vous, personne ne vient vous ennuyer. Quelle différence avec l'engeance barbare qui forme le personnel de nos chemins de fer!

A chaque station, un employé vient crier dans les voitures le temps exact de l'arrêt du train; c'est à vous de ne pas être en retard. A l'heure dite, pas une minute plus tôt, pas une seconde plus tard, le train part, sans s'inquiéter de ceux qui ne sont pas "à bord" comme on dit ici.

Vous rappelez-vous, dans nos gares d'Europe, les innombrables "En voituure! Ne restez pas sur les marchepieds!" etc., etc. Ici, rien de pareil, et pourtant le conducteur m'a affirmé n'avoir jamais vu un voyageur manquer le train.

Nous arrivons à Sacramento à quatre heures de l'après-midi, et une demi-heure d'arrêt nous permet de faire une course au galop dans la rue principale. Elle est bordée tout le long de noyers et de sycomores; les maisons sont grandes, bâties en briques et bois; l'aspect de cette petite ville de vingt mille habitants est joli et agréable à l'œil.

En quelques minutes, nous arrivons sur les rives du Sacramento, dont les eaux jaunâtres et boueuses charrient, paraît-il, des paillettes d'or. Malgré moi, je donne un coup de pied dans la sable pour voir si la fortune ne me ferait pas marcher sur un lingot précieux.

Les trente minutes d'arrêt sont écoulées, et nous rattrapons le train "au vol," c'est le mot. On a ajouté au train un immense "silver palace" ou palais d'argent. Remarquez qu'ils donnent à leurs voitures les noms les plus ronflants, qu'elles justifient bien, du reste.

\* \*

Nous venons de prendre, à Sacramento, toute une compagnie d'opéra bouffe qui s'en va à Chicago, et ce sont ces messieurs et ces dames, qui, aimant à voyager à leur aise, ont loué le palais d'argent, où ils sont vingt-deux personnes.

On s'aperçoit bientôt de la présence de la bande joyeuse. Les voyageurs peuvent, je l'ai dit, se promener dans tout le train. Or, les comédiens sont partout les mêmes, et ils ont

tous cet entrain et cette insouciance de l'homme qui n'a pas un sou vaillant dans la poche, mais qui n'en est pas plus malheureux pour cela, car il y a une force qui le soutient: la bonne camaraderie. Quand un comédien est seul, il est parfois, il est souvent triste, ou du moins il le paraît. Quand plusieurs comédiens voyagent en bande, ils sont toujours gais et en train, ou du moins ils en ont l'air.

Nos vingt-deux cabotins commencèrent à circuler dans tout le train, les hommes demandant un cigare à l'un, du feu à un autre; les femmes plaisantant, riant avec les passagers, et se moquant un peu des vieilles passagères.

A dix heures du soir, nous arrivons à Summit, le point le plus élevé qu'atteigne le chemin-de-fer dans la Sierra-Nevada.

Nous sommes ici à sept mille pieds de hauteur.

La nuit est magnifique. Nous descendons du train un instant, pour jeter un coup d'œil sur ces cimes neigeuses, sur le grandiose horrible et dévasté qui nous entoure.

Nous voici en plein pays de l'or et des riches placers; dans ces contrées sauvages que les premiers pionniers ont baptisées de leur sang, mais dont ils ont fini par rester les maîtres. La locomotive lance un puissant coup de sifflet, mille fois répété par mille échos lointains, et nous commençons à descendre rapidement le versant oriental de la Sierra.

Le valet de chambre (un nègre superbe) vient faire le lit de chaque voyageur. Le wagon est bientôt transformé en un long dortoir, un couloir au milieu et deux rangées de lits superposés de chaque côté; les rideaux forment, une fois tirés, un petit compartiment où vous êtes tout-à-fait chez vous.

\* \*

Nous nous retrouvons le lendemain matin dans les vastes plaines de Humboldt, et de toute la journée nous ne voyons pas la plus petite trace de végétation; des plaines blanches et arides à perte de vue.

Dans le train, on pourrait se croire à bord d'un navire. Tout le monde a plus ou moins fait connaissance. On se promène d'un wagon à l'autre; on s'invite dans les sections; on s'offre du sherry et des sandwiches.

Mon compagnon Arson a fait la connaissance d'un capitaine de l'armée américaine, M. T..., notre voisin de section. Il a passé plusieurs années dans le "Far West;" il a fait la guerre aux Indiens de toutes les tribus et de toutes les couleurs; ce qu'il nous raconte de ses campagnes est on ne peut plus intéressant.

Le soir, pendant que le train filait à toute vapeur, grand dîner sur l'herbe, je veux dire sur la plate-forme du wagon.

Le capitaine et Arson ont invité toute la compagnie "Price" à dîner sur le terrain neutre des deux plates-formes. A la station de Winnemucca, nous avons fait toutes nos provisions; et quant au champagne, il y en a à bord tant qu'on en veut.

Ce dîner fantastique, dans un train, lancé à toute vitesse, au milieu du désert, ayant pour convives une dizaine de comédiens américains et quatre ravissantes actrices, sera une chose que je n'oublierai pas, dussé-je vivre cinq cents ans!

Le capitaine a un entrain de tous les diables; nos convives exhibent, à la vue du festin, une joie féroce, et les quatre charmantes femmes saluent l'arrivée d'une énorme terrine de foie gras en entonnant toutes à la fois l'air d'Orphée aux Enfers: "Au cabaret du Labyrinthe..."

A neuf heures, il n'y a plus rien à manger, et, la nuit étant très-froide, nous passons dans le "palais d'argent" de nos nouveaux amis, où la fête continue. Ils nous jouent d'abord le dernier acte de Robinson Crusoe (prononcez Crussô); puis les uns commencent à imiter le miaulement du chat; les autres, le grognement du "grisby;" un troisième, le chant du coq; le champagne et le whiskey continuent à circuler, l'entrain devient indescriptible, et la fête finit à une heure du matin, dans un immense tourbillon général.

\* \*

Figurez-vous un instant un désert aride, épouvantable, nu, où à la clarté blafarde de la nuit, la pâleur uniforme des sables et des bancs de roches alcalines n'est soutenue, çà et là, que par d'immenses taches de neige d'une blancheur de deuil. Au milieu de ce désert, filant avec une vitesse vertigineuse, un train noir, tonnant, terrible, lançant par toutes les bouches de sa locomotive de la vapeur et du feu.

Ce monstre de fer et de fumée chassant devant lui, sur le long ruban d'acier, des bisons à la bosse hérissée et les écrasant sous ses roues puissantes, quand dans cette lutte inégale la nature est vaincue par la science.

Dans le désert, derrière chaque pierre, derrière chaque buisson, des congars et des pumas, des chats sauvages et des chiens des prairies, des serpents à sonnettes se cachant, immobilisés par la frayeur, pour regarder passer cet ennemi inconnu, cette chose noire et incompréhensible, qui est poursuivie à son tour par des hordes d'Indiens de toutes sortes, Piutes, Cheyennes, Arrapahoés, Gros Ventres, Pieds noirs et Nez percés, montés sur des chevaux sauvages.

Dans les flancs de cette salamandre inouïe, toute une bande de comédiens, les uns vêtus en diables, d'autres en Robinson Crusoe, d'autres encore barbouillés en noir à la Vendredi; des femmes criant, buvant, dansant, versant le champagne à flots, pour avoir plus tôt une bouteille à lancer au dehors et entendre arriver jusqu'à leurs oreilles "l'éclat de rire" sinistre du verre qui se brise!

Que diriez-vous d'un roman, qui aurait pour titre: "la Fête à toute vapeur" et qui commencerait ainsi?...

Nous sommes à Ogden jeudi matin. C'est là que finit le "Central Pacific Rail Road" et que commence "l'Union Pacific;" il y a une heure d'arrêt pour le transbordement des bagages. La gare est encombrée de soldats américains, d'Indiens et d'émigrants."

## VALEURS PERDUES ET RECOUVRÉES.

„Allons voir mes louis.... Dieux! ils sont disparus! C'était là qu'ils étaient. O rage! ils n'y sont plus. Mes chers dix mille francs, qu'êtes-vous devenus? Quel est le scélérat, quelle est la main barbare Qui m'assassine ainsi? Le coup est trop cruel; Je n'y survivrai pas. Mais qu'aperçois-je? ô Ciel! Une bourse à mes pieds!.... Comptons.... destin

[bizarre] Somme égale à la mienne, en louis bien sonnants!

Autant je perds, autant je trouve!... Que je suis malheureux! sans le tort que j'éprouve, Mes fonds étaient doublés, j'avais vingt mille [francs.]

Ingrats humains, voilà le tableau de la vie :  
On pense au mal, le bien s'oublie.

G.

## FLEURS PARLANTES.

Nouvelle.

XI.

Voici ce que je lus :  
„Merci! mille fois merci! mon ami. Je ne m'étais pas trompée sur votre générosité: mon mari est sauvé du déshonneur, de la mort, et cela par vous... par vous!  
„Je vous écris ces quelques lignes sur le pont d'un navire en partance pour San-Francisco.  
„Mon mari a comblé le déficit, mais a dû renoncer à son emploi; sa faute s'était ébruitée et il n'y avait plus possibilité de lui trouver de l'occupation dans sa patrie.  
„Aussi, sur mes conseils, a-t-il accepté l'offre qu'on lui faisait de la gérance d'un comptoir à San-Francisco.  
„Nous partons, et c'est le remorqueur qui

nous conduit en pleine mer qui rapportera la lettre que je vous adresse.

„Je vous dis donc adieu! et un éternel adieu! à vous mon meilleur, mon seul et véritable ami!

„Comme je ne vous reverrai jamais, je puis vous ouvrir tout mon cœur.

„Je comprends maintenant ce sentiment que j'éprouvais pour vous, cette affection dont je ne me rendais pas compte lorsque j'étais chez vous.

„En faisant le mariage que je croyais devoir être heureux, j'écoutais ma tête plus que mon cœur.

„J'ai eu des craintes folles en regardant vos cheveux grisonnants, tandis que je voyais l'idéal dans celui que je croyais aimer d'amour.

„Je me suis trompée, et la désillusion est vite arrivée.

„Je lis aujourd'hui dans mon âme et j'y vois clair.

„Je suis mon mari avec courage et résignation; c'est un devoir sacré que j'accomplis, et je n'y faillirai pas.

„Dieu n'a pas béni notre union, et je me surprends à le remercier de m'avoir privée du bonheur d'être mère.

„Ce que j'avais pris pour de l'amour était une erreur des sens; le réveil est venu, et en vous disant un éternel adieu, je vous dis que je laisse la meilleure partie de mon cœur en France, dans un petit jardin, au pied du Margon...

„Encore une fois, adieu, mon ami! Croyez à ma vive et éternelle affection.

„VOTRE PETITE ROSE.”

— Voilà mon histoire, me dit alors M. Dumont: m'appellerez-vous aussi un fou, ou me plaindrez-vous?

— Je vous dirai, comme Rose, mon ami: je vous plains et je vous aime!

## XII.

Je prolongeai mon séjour dans la vallée de la Durance; nous recommençâmes avec mon noble ami l'ascension du mont Margon; il me parlait de ses souvenirs et était heureux d'avoir un auditeur complaisant.

Enfin je quittai ce cher Dauphiné pour les bords bien-aimés de ma Meuse, après avoir reçu de ce père infortuné la promesse qu'il viendrait aussi voir mon petit jardin, et que nous irions ensuite ensemble faire un pieux pèlerinage aux bruyères des Vosges et aux myosotis de la Normandie.

Nous nous écrivions à de courts intervalles, lorsqu'à mon grand étonnement mes dernières lettres restèrent sans réponse.

Inquiet, je m'adressai à ma vieille hôtesse des Alpes, qui me répondit qu'un jour le facteur avait apporté à M. Dumont une lettre encadrée de noir, et qu'en la lisant il s'était écrié:

— Rose! Rose!

Et il avait immédiatement fait commander des chevaux de poste à Embrun.

Il était parti, après avoir confié sa propriété à Gitone et à son mari, avec ordre de bien veiller à ses fleurs chéries.

On avait cru à un accès de folie, et depuis plusieurs mois on était sans nouvelles de cet homme étrange.

Son vieux domestique l'accompagnait.

Je m'adressai également à son château de Normandie, mais là non plus on n'avait de ses nouvelles.

Je crus qu'une dernière épreuve avait été réservée à ce cœur généreux, et que Rosalie était allée rejoindre les enfants de mon ami.

Seul maintenant sur terre, plus seul que jamais, avait-il cédé au désespoir et abrégé des jours trop longs à supporter? Je ne pouvais le croire.

Je pensais souvent à lui et cherchais à pénétrer ce mystère, lorsqu'un jour je reçus une lettre aux timbres étrangers. J'avais reconnu l'écriture de mon ami, et j'ouvris l'enveloppe avec un soupir de soulagement.

C'était en effet une lettre de M. Dumont et elle était datée de San Francisco.

Voici ce qu'elle me disait:

## XIII.

„Mon cher ami,

„Je ne tiendrai pas cette année la promesse que je vous avais faite d'aller vous rendre visite sur les bords de la Meuse.

„J'en suis bien éloigné, et ma lettre, pour vous arriver, doit traverser bien des mers.



LE MENURE-LYRE.

„Sur les bords de la Durance, je vous ai raconté ma triste histoire; c'est sur les rives de l'Océan Pacifique que je vous en écris le dernier chapitre.

„Je continuais à vivre de souvenirs au milieu de mes fleurs, lorsqu'un matin je reçus une lettre de Rose.

„Elle m'annonçait qu'à peine arrivé en Californie, son mari n'avait eu rien de plus pressé que de courir les nombreux tripots où les chercheurs d'or viennent jouer leurs pépites à leur retour des placers.

„Un soir, une dispute s'étant élevée, les revolvers entrèrent en jeu et l'époux de Rose reçut à la tête une balle qui l'étendit raide mort.

„Malgré tous les torts de son mari, Rose pleura cette mort déplorable, puis songea à mettre en ordre les affaires confiées au défunt.

„C'est alors qu'elle m'écrivit. Elle était encore retenue pour quelques mois à San Francisco, mais avec l'aide du consul elle espérait sauvegarder les intérêts des commettants et revenir bientôt en France.

„Je n'écoutai que mon cœur et lui télégraphiai que je prendrais le premier steamer en partance afin d'aller la rejoindre.

„La traversée fut heureuse et rapide, et j'arrivai à temps pour l'aider à terminer toutes ses affaires.

„Le consul est un homme charmant, une de

ces personnes qui représentent dignement la patrie absente.

„Nous le mîmes au courant de notre histoire, et il prépara tout pour notre union.

„Aujourd'hui, ma bonne petite Rose est comtesse de Favreux...

„Je quitte le nom de Dumont, mais je garde mon jardin des Alpes, où j'irai chaque année passer quelque temps dans la saison des roses.

„Il aura même ma première visite à mon arrivée en France, et je ferai ce pèlerinage avec ma femme adorée.

„Pour qu'il ne manquât rien à mon bonheur, je voudrais que vous fussiez du voyage, et je serais heureux que votre main fût la première que je presserais en débarquant à Marseille.

„J'aurais tant de choses à vous dire, à vous qui me comprenez si bien!

„Vous avez partagé ma douleur, il est juste que vous partagiez aussi ma joie.

„Nous parlons souvent de vous, et ma bonne Rosalie vous aime déjà comme un frère.

„Je suivrai de près cette lettre, car je prends la malle-poste qui part quinze jours après ce courrier.

„J'ai hâte de revoir mon pays et d'aller, avec ma petite Rose, prier sur la tombe de mes enfants.

„Il me semble voir ma pauvre Louise nous sourire en nous tendant une branche de myosotis, et mon fils remercier ma jeune compagne du bonheur qu'elle me donne.

„Car je suis enfin heureux: J'aime et je suis aimé!

„A bientôt, mon jeune ami; Rose vous adresse ses meilleurs vœux d'amitié, et moi je vous envoie une cordiale poignée de main à travers les flots d'azur qui vont bientôt nous porter vers ma France chérie.

„COMTE DE FAVREUX.”

San Francisco, 17 mars 1878.

## XIV.

Deux jours avant la date fixée pour l'arrivée du paquebot, j'étais installé à l'hôtel des Colonies à Marseille, et chaque jour j'allais me promener au port.

A la fin, à jour fixe, on annonça l'arrivée du „Pacifique” qui ramenait les heureux époux.

Selon son désir, ce fut ma main que mon vieil ami pressa la première en débarquant.

J'avais peine à le reconnaître, tant le bonheur l'avait changé.

Il était rajeuni de quinze ans; sa taille s'était redressée, son regard avait repris son éclat et sa fierté: on revoyait l'ancien officier d'Afrique, le courageux chef des Francs-Tireurs.

Quant à la jeune comtesse de Favreux, tout ce qu'il m'en avait dit était en dessous de la vérité, et lorsque son regard, plein d'amour et de bonté, s'arrêtait sur la noble figure de son mari, on devinait toute l'affection, tout l'amour que renfermait cette âme d'élite.

Nous revînmes ensemble aux rives de la Durance, où nous séjournâmes quelque temps, puis de là, nous nous rendîmes en Normandie, où j'abandonnai mes bons amis à leur félicité pour revenir aux bords de ma Meuse bien-aimée.

Les jours derniers, j'ai reçu une lettre par laquelle on me prévient que cette année je devrai avancer ma visite habituelle de quelques semaines, car on m'a demandé pour parrain, et le rejeton de mon ami, ce gage d'un heureux amour, ne veut pas attendre le moment des vacances et s'apprête à arriver dans la saison des roses, dont nous garnirons son berceau.

FÉLIX WAGENER.

FIN.